



# RETOUR À OAKPINE

roman

Ron Carlson



RETOUR  
À OAKPINE

DU MÊME AUTEUR

*Le Signal*, Gallmeister, 2011 ; totem, 2012

*Cinq ciels*, Gallmeister, 2012

Ron Carlson

RETOUR  
À OAKPINE

Roman

Traduit de l'américain  
par Sophie Aslanides



Gallmeister

Collection NATURE WRITING

Titre original  
*Return to Oakpine*

Copyright © 2013 by Ron Carlson  
All rights reserved  
By arrangement with the author

© Éditions Gallmeister 2016,  
pour la traduction française

e-ISBN 9782404001470

# 1

## La course

Si Craig Ralston avait appris que son vieux copain de lycée Jimmy Brand revenait en ville, c'est parce que la mère de Jimmy lui avait demandé de l'aide. Autrefois, Louise aurait géré toute seule ce projet, mais aujourd'hui, c'était trop lourd, et la nouvelle était arrivée trop vite. Elle avait appelé Craig à son magasin de bricolage en ville, et il était venu un soir après la fermeture. On était en août. Dans son ancien quartier, qui était aussi beau qu'un parc il y a bien longtemps, tous les peupliers de Virginie étaient devenus des géants immenses, des voûtes feuillues et denses qui ombrageaient les rues et bruissaient comme une rivière dans le vent. Les racines avaient craquelé les trottoirs et faisaient paraître toutes petites les vieilles maisons, dont la moitié étaient toujours occupées par leurs premiers propriétaires. Les arbres formaient ici l'élément essentiel, et Craig, heureux de s'être installé dans sa nouvelle demeure au fond de la montagne couverte de chênes nains, ressentit leur présence avec force tandis qu'il s'approchait du petit porche de Louise. Lorsqu'il frappa à la porte, elle ne l'invita pas à entrer mais le rejoignit dehors pour l'emmener au garage. C'était un garage classique pour une voiture ; son mari l'avait bâti avec l'aide des gens du quartier des années auparavant, une charpente en bois, des cloisons de planches, des bardeaux de bois, un toit à deux pans, une fenêtre à un abattant avec une couche de poussière aussi épaisse que des macules de peinture, et une petite porte latérale. Pour Craig, cet endroit était celui de leur groupe, la pièce où, en compagnie de Jimmy Brand, Frank

Gunderson et Mason Kirby, qui habitait trois maisons plus loin, il avait répété pendant une centaine d'après-midi cet automne-là. La petite construction n'avait pas été ouverte depuis dix ou douze ans, peut-être plus.

Craig Ralston avait été un garçon costaud, il avait joué au football avec le fils aîné de Louise, Matt, qui était décédé depuis longtemps, et maintenant, Craig était un homme costaud, carré et fort, et bien qu'il ne fût plus aussi sportif, il gardait quelque chose de juvénile. Il avait toujours sa chevelure bouclée, et il passait ses journées à s'affairer dans le petit magasin, dont il connaissait le moindre gond, le moindre boulon, le moindre collet, allant chercher ce que les clients lui demandaient, plaisantant avec eux. Il avait été question, des années auparavant, pendant le boom pétrolier, qu'il démarre sa propre entreprise de bâtiment, mais lorsque son père y avait mis son veto, Craig avait commencé à travailler au magasin. Néanmoins, la construction de sa maison sur la colline pendant cette dernière année avait comblé Craig; il adorait ce genre d'activité, et bien qu'il ait fait durer les travaux aussi longtemps que possible, il avait finalement, le mois dernier, asphalté l'allée, creusé des tranchées dans le terrain pour y installer un système d'arrosage automatique et posé les plaques de gazon.

— Quel est le programme, madame Brand?

— Est-ce que tu peux ouvrir cette porte de garage, Craig? J'ai du travail pour toi.

Craig leva et tourna la vieille poignée en T, mais le vantail était coincé. Sa paume se couvrit de rouille. Ils allèrent à la petite porte latérale, mais la poignée était complètement bloquée, et elle lui dit que la clé avait disparu depuis longtemps. À travers la vitre crasseuse, Craig vit l'intérieur plongé dans la pénombre envahi d'un fatras d'objets. Mme Brand se tenait à quelques pas du bâtiment, les bras croisés. L'inquiétude sur son visage promettait d'empirer.

Craig Ralston avait pris de nombreux repas dans sa cuisine, du temps où il traînait avec Jimmy. À l'automne 1969, quand ils étaient en dernière année de lycée, elle nourrissait le groupe après leurs répétitions dans le garage de M. Brand. Edgar Brand avait dit aux garçons qu'il laisserait dans l'allée son pick-up Chevy,

celui qu'il utilisait pour aller travailler à la Union Pacific, la compagnie de chemin de fer. "Les garçons, mon beau véhicule sera livré aux intempéries, pour l'amour des arts musicaux." Tout le long de la rue, les allées étaient matérialisées par deux rubans de béton séparés d'une bande d'herbe. En ce temps-là, Craig voyait M. Brand en train de lire le journal et de regarder la télévision dans le salon pendant que Jimmy, Mason, Frank et lui mangeaient des steaks hachés, des rondelles de tomate et d'énormes morceaux de courge fumants couverts de sel, de poivre et de beurre fondant. Ils étaient Life on Earth, un groupe de rock'n'roll classique, et ils étaient restés un an ensemble, jusqu'au dernier jour du lycée, avant de s'éparpiller comme des feuilles dans le vent. Craig Ralston était parti à l'armée puis au Vietnam, comme deux douzaines d'autres gamins de cette classe d'Oakpine, Mason s'était inscrit à l'université dans le Minnesota, et Frank avait étudié un an à Laramie avant de rentrer pour devenir le gérant du Sears Outlet puis acheter le bâtiment. Jimmy Brand avait disparu. Une année à Noël, alors que Craig et Mason étaient de retour chez eux, Mason avait reçu une carte. Jimmy parcourait le monde, il avait quitté le Wyoming pour de bon.

Jusqu'à aujourd'hui.

Mme Brand s'éloigna du bâtiment comme découragée par sa taille, qu'elle semblait découvrir, et sa fenêtre sale. Elle portait un tablier d'un bleu passé – Craig le reconnut comme un objet familier d'autrefois –, et il vit qu'elle s'apprêtait à y cacher ses mains et à renoncer.

— Je suis heureux que vous ayez appelé, lui dit Craig. J'étais en train de rêvasser au magasin.

— Je suis sûre que non. Ton père avait un commerce qui marchait, et toi aussi.

— Je crois bien qu'on va tenir jusqu'à ce qu'ils ouvrent un Walmart, c'est déjà ça. J'ai fini de construire la maison, vous savez, la maison sur la colline dont rêvait Marci – la maison dont nous rêvions. Je suis un de ceux qui vivent sur la colline. Il faudrait que vous passiez nous voir.

— Tu te souviens quand cette colline était un lieu complètement sauvage? demanda Mme Brand. Je crois que les garçons allaient y chasser. Je vois les lumières, certains soirs. La ville est en train de changer, mais tu ne fais pas partie de ces gens qui vivent sur la colline. Ils viennent tous de Californie, n'est-ce pas?

— Ou de l'Idaho. Je suis content que Jimmy revienne. Il est parti d'ici et il a réussi. Ces livres. Il est le seul gars d'Oakpine à avoir écrit un livre.

— Merci travaille au musée?

— Oui. Elle peut faire ce qu'elle veut, maintenant. Larry est en dernière année au lycée. Vous le verrez.

— Mon Dieu, dit-elle, quand je pense à ces bébés.

Elle se raidit, elle avait dit tout ce dont elle était capable, et elle regarda derrière Craig l'impossible garage, le regard grave, plombé par la tristesse, par la lassitude du temps infini et la tristesse du temps.

— Madame Brand, reprit Craig. Ça fait un bon bout de temps qu'on se connaît. Merci et moi, nous avons cette grande maison, et avec Jimmy qui arrive...

— Non, Craig, dit la femme. (Elle posa sa main sur son bras.) Nous devons faire comme ça.

Elle le regardait dans les yeux, maintenant.

— Dites-moi simplement ce qu'il faut, madame Brand. Je prendrai Larry avec moi et on fera le boulot pour vous.

UNE semaine plus tard, Larry Ralston montait l'allée bien lisse de la nouvelle maison sur la colline aux chênes nains, celle dans laquelle ils avaient emménagé au printemps dernier; il marchait de son grand pas chaloupé comme toujours après avoir couru, les mains sur les hanches, chaque inspiration engloutissant cinq litres de cet air de septembre qui contenait encore une touche d'été, et il souriait, enivré de bonheur. Son père et lui avaient coulé le béton de cette surface six semaines auparavant, et maintenant il marchait en rond sur l'allée. "J'ai fait le tour de la ville en courant" dit-il. Larry Ralston avait dix-sept ans

et, depuis deux ou trois mois, il parlait tout seul. “Cette ville est conquise dans son intégralité.” Il se retourna dans la nuit naissante et parcourut du regard le monde enténébré, la petite flaque que formait le réseau étincelant des lumières de la ville, la grappe dense du centre d’Oakpine, la balafre blanche que dessinait l’éclairage à halogène de la voie ferrée, et au-delà de l’étendue noire, les lumières colorées réparties sur un vaste quadrillage, rouge et rouge, de l’aéroport. C’était la première fois qu’il faisait le tour de la ville, et il se remit à courir pour monter les marches, couvert de sueur, humant l’herbe d’automne du gazon et le parfum des bardeaux neufs coupés dans l’année; c’était bizarre de ne pas marcher sur de la sciure, comme ils l’avaient fait pendant des semaines, en arrivant dans la cuisine.

Sa mère s’y trouvait, en soutien-gorge noir – son rituel du soir était de laver la vaisselle en sous-vêtements, les cheveux attachés par un ruban, une chose qu’elle ne faisait jamais avant cette année; il était presque 7 heures.

— Mais où étais-tu passé? dit-elle, pensant qu’il couchait à droite à gauche, que c’était l’âge, dix-sept ans, parce que c’était précisément ce qu’elle faisait ou ce qu’elle était sur le point de faire ou ce qu’elle envisageait de faire ou faisait semblant de faire, et dans son idée, si sa vie avait pris cette tournure, alors la même chose devait se produire chez tout le monde, même chez Larry qui, luisant et haletant, lui répondit :

— J’ai fait tout le tour de la ville en courant. (Il avait envie d’un verre d’eau, mais il ne voulait pas s’approcher d’elle, à côté de l’évier.) Maman, l’été est fini, mets donc un T-shirt.

Elle énonça l’évidence :

— Je suis chez moi.

Et lui, qui considérait encore avec un certain humour cette femme et sa saison du soutien-gorge noir, s’écria en direction du salon :

— Papa, qu’est-ce qui lui prend, à Maman ?

— Joue le jeu, Larry, répondit son père sur le même ton.

— C’est un soutien-gorge de sport, dit-elle. Un haut de maillot, bon sang.

— C'est pire, dit-il. Ils servent à tous les sports. (Et s'adressant à son père, Craig Ralston :) T'es habillé, toi au moins ?

— Je suis habillée, dit-elle. Faut t'y faire.

— Tu vas te faire faire un tatouage ? demanda-t-il. Je suis désolé de te poser la question, ton fils n'est pas impertinent, mais il est choqué par ton comportement. Alors, c'est quoi, la réponse : tu vas te faire faire un tatouage ?

— Qu'est-ce qui te fait croire que je n'en ai pas déjà un ?

— Oh mon Dieu, Papa... ?

— Je te l'ai dit : joue le jeu. T'étais passé où ?

Sa mère se tourna vers lui et lui dit doucement :

— Ici, je suis chez moi. Ma tenue n'est pas indécente. Où étais-tu passé ?

Elle se retourna sans attendre la réponse, eut un mouvement de la main dans sa direction comme si elle jetait un torchon et sortit de la pièce. Elle se promenait comme une athlète depuis des mois maintenant, à longs pas décidés. Larry sentit une décharge électrique lui traverser le ventre, et il s'assit soudain sur la chaise de la cuisine, les jambes en caoutchouc, en papier, en cendres. Il sentit la journée peser de ses mains lourdes sur ses épaules.

— J'ai fait le tour de la ville en courant dit-il, s'adressant à la cuisine vide.

À la cuisine moderne vide, à l'îlot central. C'était sa mère, Marci, dans la voiture, ce soir. Il se saisit de cette certitude, la rangea dans une boîte, l'enfouit au fin fond de ses entrailles et se leva. Il posa sa main sur son estomac. C'était peut-être elle. Mais la boîte était rangée, enfouie maintenant, et ses jambes étaient revenues. À nouveau, plus fort, il cria en direction de l'endroit où se trouvait son père devant la télévision.

— Est-ce que l'aéroport se trouve à Oakpine, Papa ?

— Oui, bien sûr. C'est l'aéroport d'Oakpine.

Larry trouva son burger dans la poêle en fonte posée sur la cuisinière et le prit de la main gauche ; la graisse lui dégouлина dans la paume, il la fit disparaître d'un coup de langue tout en ouvrant le réfrigérateur de la main droite pour attraper une bouteille de

lait à moitié pleine. Il la posa pour enlever le bouchon et avala une longue rasade glacée.

— Je voulais dire, est-ce qu'il fait vraiment partie de la ville ou il est juste en dehors ?

— Il fait partie du comté. La frontière du comté, c'est la quatre-voies. La 31.

— Alors, j'ai fait tout le tour de la ville.

Il parlait la bouche pleine ; il alla jusqu'à l'entrée du salon, cala son épaule contre le mur et continua à manger. Ils étaient en train de bâtir un manoir en glace sur History Channel.

— Regarde ça, Larry : le câblage et tout le reste.

— Comment ça va, ton projet avec Mme Brand ?

— Super. J'aurais besoin de toi demain après les cours.

— J'ai un entraînement, mais je peux venir samedi.

Il observa son père regarder un des hommes placer le bloc de glace qui servait de clef de voûte dans l'arche à l'entrée de leur palais glacial. Son partenaire enchaîna en versant un seau d'eau par-dessus, pour sceller le tout. Son père, le propriétaire du magasin de bricolage, aurait dû être le capitaine des bâtisseurs. Ils avaient vécu un été fou, pour finir cette maison, et Larry ne se rappelait pas avoir vu son père aussi heureux.

— Ne laisse pas ces acteurs te mettre des idées dans la tête, dit Larry. Que du chiqué. Des murs de glace. Ils le font pour éviter de poser la bourre pour l'isolation. Tu me diras, je peux comprendre. Ce truc, ça gratte, mais on peut la couvrir avec des plaques de plâtre, par exemple. Ils peuvent toujours bâtir une maison en glace pour la télévision, mais c'est de la folie. Un canular. C'est cool, mais un canular quand même. Ce serait plus intéressant de nous filmer en train de mettre en place cette porte de garage.

Hier, ils s'étaient bagarrés avec les deux rails d'acier sur lesquels s'ajustaient les roulements de la porte ; il leur avait fallu une heure de chaque côté pour régler le mécanisme.

— Où étais-tu passé ?

— J'ai fait le tour de cette ville en courant, Papa. Je ne dis pas que ça devrait passer sur History Channel, même si je suis sûr que j'ai surpris quelques fantômes et que je suis passé à côté des sites

oubliés de quatre cents histoires romantiques avortées, mais je sais que c'est une première, et je sais que c'est un record. Tu aurais pu le faire à l'époque où tes potes et toi, vous avez joué les champions, c'est-à-dire en 1970 ou à peu près, je crois, parce que la ville ne comprenait que les Hackamore Flats et le centre-ville, mais c'est différent, aujourd'hui. (Larry finit son hamburger, enleva son T-shirt en le tirant par-dessus sa tête et s'essuya le visage avec.) Aujourd'hui, une telle entreprise implique de courir une heure et dix-neuf minutes au total, et de faire une boucle autour des silos, de franchir les voies de la Union Pacific sur First Street deux fois, de tourner au coin de l'ancien Trail's End Motel, qu'il repose en paix, et de traverser la rivière sur le pont à tréteaux une fois revenu.

Craig Ralston contempla son fils qui se découpait dans la pénombre sur le seuil.

— Automne 1969. Nous avons gagné tous les matchs et Frank s'est cassé la jambe. Et tu as couru tout ça parce que... ?

Larry se décolla du mur contre lequel il était appuyé et tendit les mains, qui soudain cette année étaient immenses.

— Parce que je suis vivant, Père.

Il pivota et monta les marches couvertes d'une moquette épaisse pour aller dans sa chambre. Il entendait maintenant les boum boum de la musique s'échappant de la spacieuse suite parentale – tout à coup, sa mère s'était mise à écouter partout de la musique à fond –, et il s'écria une fois de plus :

— Je suis vivant !

IL avait commencé à courir au lycée, deux tours après l'entraînement de football avec son copain Wade, et ils avaient fait crisser le revêtement de la vieille piste sous leurs pieds. Wade était le quarterback de l'équipe et le fils de l'entraîneur. Larry le connaissait depuis la maternelle. Ils s'étaient débarrassés de leur casque et de leurs protections en les jetant dans la zone de buts et ils couraient vêtus du T-shirt gris de l'équipe et d'un short de sport blanc ; ils se sentaient légers, courir était tellement, étonnamment facile. Quand, au second tour, ils arrivèrent à la grille, Larry dit :

“Viens”, et il emmena Wade sur le parking puis dans la rue puis dans les nouvelles rues qui montaient vers les nouveaux quartiers sur Oakpine Mountain.

— Tu rentres en courant ? demanda Wade.

— Non, faisons une boucle et revenons en passant par la ville.

— Ça fait cinq kilomètres.

— Ça en fait dix.

Ils avaient parcouru la ville en courant tout l'été, se retrouvant à la tombée de la nuit pour courir côte à côte dans les rues crépusculaires pendant quarante minutes, parfois en sillonnant les rues des deux nouveaux quartiers, parfois en poussant jusqu'au pont à tréteaux enjambant les rails. Ils n'avaient rien d'autre devant eux que des plaines d'armoise et des antilopes, et ils couraient de part et d'autre des voies de chemin de fer pendant une demi-heure, jusqu'à ce que Wade s'arrête et appelle dans le dos de Larry. Lorsque Wade s'interrompait, ses mains sur ses genoux, plié en deux, haletant, Larry fermait les yeux et il sentait sa force, à courir ainsi dans les grands espaces sauvages.

— Je crois que je vais courir jusqu'au Dakota du Sud. Jusqu'au Dakota du Nord. Jusqu'au Canada.

Il entendait Wade appeler et il se retournait pour constater que l'obscurité avait tout avalé sauf les lumières de la ville qui formaient une cloque au bout des rails argentés, et il voyait les lignes pointillées qui quadrillaient Oakpine Mountain, l'une d'entre elles entourait sa maison. On aurait dit qu'il s'agissait d'une autre planète. Il faisait demi-tour et il retrouvait Wade exactement à l'endroit où il s'était arrêté, il s'approchait du visage de son ami, marqué par la souffrance, puis il le dépassait et continuait à courir jusqu'à ce qu'il l'entende reprendre la course derrière lui.

— Tu en fais trop, Ralston. On est déjà bien entraînés.

Wade criait comme ça pendant trois ou quatre minutes, creusant son écart. C'était ainsi que se terminaient toutes leurs courses. Ce soir, Larry avait suivi les voies de chemin de fer jusqu'à la rivière et l'avait traversée sur le pont à tréteaux.

Wade avait ralenti l'allure avec précision pour franchir les traverses à petits pas, et il dit :

— À plus tard, Larry. Je vais passer voir Wendy.

C'était ce que disait Wade tous les soirs où ils sortaient. Il courait vingt minutes puis il faisait un crochet pour se rendre chez sa petite amie. Wendy était dans leur classe. Ce soir, Larry avait traversé seul la rivière, sentant la riche odeur de glaise avant qu'apparaisse le reflet de l'eau, et il s'était retrouvé sur la nouvelle piste cyclable, qui partait vers le parc.

“Je crois que je vais passer la voir aussi, dit Larry en courant au milieu d'une rue sans nom qui marquait la frontière sud de la ville. Car tu ne mérites pas de toucher sa blanche main. Ni son petit doigt. Oh, tu pourrais toucher son petit doigt si, disons, elle portait des gants de protection et si tu lui rendais un livre que tu lui avais emprunté, enfin, comme si tu empruntais des livres, sauf s'ils sont pleins d'images...”

Et soudain, Larry eut la surprise de passer à côté d'un couple qui promenait un lévrier irlandais, un chien que tout le monde, comme lui, connaissait très bien – Shamrock, souvent surnommé Rocky, le plus grand chien du comté, un mètre vingt de haut –, mais il ne connaissait pas les propriétaires du chien, à part qu'ils s'appelaient Draper et qu'ils étaient plus âgés que ses parents; il leur avait fait peur en courant droit sur eux: un jeune homme qui visiblement criait après quelqu'un. Le grand chien gris et les deux personnes s'immobilisèrent au moment où il passait, ses longues foulées silencieuses lui donnant tout juste le temps de chuchoter un “Bonsoir” rauque, d'un ton si différent de celui qu'il avait utilisé pour parler qu'ils en étaient restés complètement figés.

Après une douzaine de longues enjambées, il envisagea de se retourner et d'ajouter “Pardon”, mais ils s'étaient désormais perdus dans la nuit, et il rayonnait de toute sa puissance. Il tourna et s'engagea à grandes foulées dans les terrains vagues envahis de mauvaises herbes entre les petites maisons de la vieille ville et les bicoques qui abritaient le matériel des services de la voirie, et il dit: “Je suis certain que votre chien a compris que ce que je disais était parfaitement sensé.”

La course était maintenant source de plaisir; d'un pas, il franchit la tranchée au bord du champ et continua à avaler les longs

kilomètres à côté de l'aéroport. Il longea le fossé comblé à côté de la route à deux voies et dériva sans effort à côté du bâtiment éclairé, un aéroport à quatre portes d'embarquement offrant une douzaine de vols par jour, et là, dans le vaste monde béant, le vent le cogna une fois, deux fois, lui apportant l'odeur d'une pluie quelque part au loin dans la prairie nocturne. "Allez, le vent, dit-il. On y va."

Il arriva au bout du sombre chemin pierreux, qui, des années auparavant, était une vraie route, du temps où deux bars et le Trail's End Motel éclairaient cette partie éloignée de la ville, avec assez de néon pour en attirer certains et en intimider d'autres. Aujourd'hui, les deux bars se réduisaient à des tas de cendres sans nom d'où émergeait une cheminée criarde, et le Trail's End Motel était en grande partie brûlé, sordide, gothique, une ruine, les étoiles visibles au travers des trous de l'enseigne de vingt mètres de long. Il y avait une voiture sur le parking, posée là, penchée au milieu des bris de verre, totalement déplacée. "Citoyens, dit Larry en s'adressant au bâtiment abandonné, dormez bien." Au milieu de sa phrase, il fut tout à coup ahuri de voir apparaître une tête à la vitre de l'automobile, qui n'était absolument pas une carcasse vide, mais une Audi quelconque, un visage, puis deux mains, qui disparurent aussi vite dans le noir. C'était de l'autre côté de la route, et il sut qu'il n'avait aucun doute sur l'identité de la personne qui se trouvait dans la voiture et de celle qui l'accompagnait. La voiture lui était familière, et il regarda à nouveau, mais les phares s'allumèrent, éblouissants, empêchant toute autre révélation, et la voiture, silencieuse semblait-il, décrivit un virage lent au milieu des minuscules fragments de verre brisé et s'engagea sur la rue abandonnée, deux énormes feux bicolores s'évanouissant dans la nuit. "Ou pas!" s'écria-t-il à l'intention de la voiture disparue.

Aussi loin qu'on s'en souvienne, il n'y avait jamais eu personne pour traverser cet endroit en courant, de nuit comme de jour. Dans les années 1950, le Trail's End avait été un motel chic attendant que la ville prenne suffisamment d'ampleur pour venir jusqu'à lui, et on le voyait même sur une carte postale célèbre où il apparaissait comme une porte ouverte sur la ville qui s'étendait derrière lui, un

emblème du monde moderne ; puis il avait progressivement perdu son cachet trente ans durant, et il était vide depuis environ vingt ans. Des phares apparurent, venant vers lui, et Larry comprit que cette voiture ne pouvait pas le voir, alors il traversa la deux-voies d'un bond lorsqu'elle passa, encore une énorme voiture d'importation, une Mercedes, pas n'importe quoi, et il prit le raccourci par le parvis cassé du vieux motel, levant les pieds bien haut dans les débris épars de béton. Puis Larry tourna au coin et repartit vers sa ville natale, dix minutes de course, avant de traverser les voies et d'entrer dans le centre-ville encombré et ses petits bâtiments à deux étages.

Il se sentit oppressé, claustrophobe, de se retrouver au milieu d'objets, après avoir parcouru la surface de la planète, et il semblait naviguer à une vitesse folle, passant devant l'Antlers, contournant deux pâtés de maisons, exactement comme il le faisait auparavant, pour saluer le magasin de bricolage de son père où il travaillait à temps partiel, puis traversant le vieux parc de la ville sous les gros arbres feuillus qu'il adorait, l'endroit où Wade cessait chaque fois de courir pour prendre le virage menant chez Wendy ; Larry s'interrogeait toujours : Est-ce que Wendy demandait où il se trouvait et est-ce que Wade lui répondait : il court encore.

“Cours encore” dit-il, et au lieu de traverser le centre et de remonter la colline pour rentrer, il constata qu'il s'apprêtait à faire le tour de toute la ville, ce qui signifiait qu'il devait effectuer un demi-tour là, dans la rue, puis une boucle autour de Poplar Grove, le plus ancien quartier de bungalows en brique rouge avec ses vieux arbres gigantesques sous lesquels il était si agréable de courir, mais pas ce soir, ce soir il était Magellan, et il prit la route du cimetière, monta le chemin de terre et s'écria en longeant la grille de fer forgé plantée sur le plateau herbeux de la colline sombre parsemée de pierres tombales et de vieux peupliers, qui étaient les arbres les plus courants dans cette ville : “Pas encore, mes chers amis.” Il interpella le cimetière fermé. “Pas encore.” Il se dit que, peut-être, il verrait à nouveau la voiture là, puisque le parking de terre du cimetière était un endroit approprié pour ce genre de choses, mais ce soir, il était désert.

Les appuis étaient instables une fois passée la grille, et il ralentit pour trouver son chemin vers le coteau le plus éloigné, une colline d'armoise restée intouchée par les millénaires. Les serpents qui vivaient là étaient les descendants directs de ceux qui avaient été sortis de leur tanière cent cinquante ans auparavant par les vibrations des premiers chariots contournant cette même colline pour descendre vers l'eau, vers l'endroit où la rivière décrivait une courbe puis s'élargissait là où on pouvait la traverser, Bank Street aujourd'hui. "Pas de serpents, dit-il. Pas de serpents", et il descendit en dessinant des virages serrés comme s'il skiait ; et lorsqu'il perçut que la terre redevenait plate, il se sentit accueilli, et il allongea ses foulées, les allongea encore. Sa course devint un vol, d'une vélocité telle qu'il allait sûrement trébucher sur une racine dans cette plaine bosselée, et il s'en fichait. Il sentait la nuit sur ses paupières, et il se demanda ce que les coyotes endormis pourraient bien faire d'un homme se déplaçant ainsi. Ses jambes étaient en feu, ensuite, elles devinrent merveilleusement douloureuses, comme s'il grandissait à chaque inspiration, et il mit à profit cette sensation pour pousser encore, descendre d'un coup dans la ravine au pied d'Oakpine Mountain, skiant à nouveau, certaines de ses foulées longues de près de trois mètres ; il s'attendait à se retrouver à tout moment la tête en bas.

Puis soudain, il atterrit sur les éclats de gravier de la place où les chasse-neige font demi-tour, puis sur l'asphalte, tout beau et tout récent, d'Oakpine Mountain Drive, la surface la plus lisse de la soirée, ses pas désormais un murmure, seulement cinq ou six pâtés de maisons à monter jusqu'à atteindre le nouveau quartier loti de parcelles d'un hectare, et tout autour de lui le riche parfum des chênes nains mêlé à celui de la pluie, que le vent apportait désormais, le vent qui l'avait rattrapé au moment où il franchissait l'entrée de la propriété, se retournait et remontait à reculons la vaste allée si bien aménagée, contemplant les lumières de toutes les vies en contrebas, et il dit : "J'ai fait le tour de la ville en courant."

En haut, dans sa chambre, dans la maison à l'odeur de moquette neuve, Larry sentit un pincement en respirant, une douleur dans

son sternum; il regarda par la fenêtre et vit à nouveau la ville, scintillante; il vit les deux lumières jaunes du pont à tréteaux, là où il avait couru quarante minutes auparavant, toutes les maisons sombres qu'il avait contournées, et il dit: "Qu'est-ce que c'est?" Il sut alors qu'il ne resterait pas. Il savait depuis longtemps qu'il quitterait le Wyoming pour aller à l'université, dans le Wisconsin ou le Michigan, mais maintenant, il savait qu'il ne reviendrait pas. Il s'assit sur son lit, dans l'espace qu'ils avaient peint en bleu lagon, selon le grand nuancier, et il regarda autour de lui, les murs nus, ses quelques tableaux posés ici et là dans l'attente d'être accrochés, et il se sentit vieux, persuadé que la première longue saison de sa vie était terminée. Il jouerait au football et finirait ses études secondaires à Oakpine High au printemps, puis il partirait. C'était drôle. Il aimait cette ville et il n'en voulait plus. "Le voilà, votre paradoxe, mademoiselle Argyle", dit-il, invoquant son professeur d'anglais qui, cette année, était devenue spectatrice et arbitre de ses monologues, même si elle ne le saurait jamais. "Voici votre ineffable casse-tête, charmante vieille dame, maîtresse du cabinet des mots."

La porte s'ouvrit et sa mère, en robe de chambre, dit:

— Quoi?

— Rien, ma chère Mère. Belle robe de chambre. Jolie robe de chambre. Tu devrais la porter tout le temps, dit Larry.

Il éprouvait de la bienveillance pour elle, maintenant qu'il détenait le secret.

— Entre un moment, dis-moi de ranger ma chambre et de me coucher, et moi je dirai "Oh, maman..." et tu diras "Je vais en parler à ton père" et je dirai "Bonne nuit, maman" et "Je t'aime, maman" et tu diras "Comme il est étrange, ce gamin."

Sa mère le regarda, puis lui sourit. Elle secoua la tête comme si elle était trop lourde et ne pouvait rester immobile.

— Bonne nuit, dit-il à nouveau. Tu peux partir, comme ça, je pourrai jeter mes habits par terre.

— Bonne nuit, Larry.



IL leur fallut trois semaines, à la fin de l'été, pour terminer le réaménagement du garage. Larry était un ouvrier appliqué, rapide mais appliqué; pourtant, bien qu'il fût habile et méthodique, il n'était pas intéressé par une vie de chantiers comme son père. Ce qu'il commençait à entendre lorsqu'il était dans le magasin ou au volant du camion de livraison le week-end l'inquiétait. Les gens s'attendaient à ce qu'il reprenne le magasin, trois générations d'une famille dans la quincaillerie, quelle bonne chose, vraiment, pour tout le monde. Craig ne disait jamais rien aux gens qui faisaient ce genre de remarques: il avait vu dès le début que le magasin ne convenait pas à Larry. Le gamin pouvait suivre sa propre voie, il le fallait. Mais, cette perspective planait entre eux tandis qu'ils travaillaient; Craig devinait le non-dit.

Cependant, la rénovation du vieux garage donnait l'occasion de se dépenser: des poids à soulever, des plaques de plâtre à installer, et le gamin courait pour le football; il prenait tout exercice musculaire comme un jeu et s'engageait dans le travail avec un appétit vorace. C'était facile, après tous les chantiers qu'ils avaient menés à bien dans leur maison. D'abord, ils avaient dû sortir le bateau de M. Brand du garage, un vieux bateau neuf. Le bateau de l'histoire. Il avait trente ans et il n'avait pas été utilisé depuis trente ans, un MerCruiser rouge et blanc si bien enfoui au milieu de cartons et de matériels divers que, lorsque Craig et Larry réussirent à forcer la vieille porte du garage pour qu'elle s'ouvre, ils découvrirent un mur d'objets au lieu d'un bateau. Ils transportèrent tous les cartons, caisses, lampes dans le jardin. La quantité de choses était impressionnante et recouverte de plus d'un centimètre de poussière duveteuse. Puis ils constatèrent que les pneus de la remorque du bateau étaient à plat, fendillés, moisis. Craig n'en parla même pas à Mme Brand, parce que devoir payer pour les remplacer semblait une dépense cruelle. Il démontra les pneus extérieurs de la vieille remorque à chevaux garée derrière chez lui, et avec Larry, en tirant comme des mules, ils sortirent, centimètre après centimètre, pour la première fois depuis trente ans, le joli bateau et son joli pelage de poussière dans la lumière du soleil. Lorsqu'ils eurent tiré la proue, Craig se redressa pour

s'essuyer le front et il vit Edgar Brand sur le pas de la porte de derrière, en train de l'observer.

Il était entendu que tout ceci passait outre l'objection de M. Brand. M. Brand ne voulait pas que Jimmy revienne, il refusait qu'il entre dans la maison. Mais lorsque sa femme s'était plantée devant lui et avait dit que Jimmy vivrait dans le garage, que le projet ne lui coûterait pas un centime, pas un, il avait cédé. Elle était troublée, brisée par le tour qu'avaient pris les événements. Son chagrin s'était déposé par couches, sédimenté, pensait-elle, et le voilà qui réapparaissait à la surface. Elle accueillerait son fils. "C'est notre fils" avait-elle dit à son mari. Il l'avait regardée, un regard de marbre qui faisait remonter tout le passé, tout le vide du temps autour d'eux, et il n'avait pas répondu, pas même avec cette sombre répartie qu'il avait énoncée bien des années auparavant, l'année où Jimmy Brand avait fini par quitter leur maison.

Larry, un garçon costaud, le joueur prometteur de la prochaine saison de football à Oakpine High, et son père tirèrent le bateau sur l'allée puis le repoussèrent sur la pelouse pour qu'il soit parallèle au flanc du garage. Tous les cartons et tout le matériel posés dans le jardin derrière chez les Brand avaient suscité la curiosité dans un quartier qui n'était pas habitué au changement, et l'apparition de ce bateau sortant d'un bâtiment avait rassemblé une petite troupe sous la haute voûte des grands arbres. Une poignée d'enfants, quelques jeunes mères, les fils Terry qui travaillaient dans leur jardin, ainsi qu'Ed Hannah qui livrait les paquets achetés par correspondance chez Sears. Ils formaient un petit arc de cercle près du trottoir et regardaient les hommes se bagarrer avec la remorque. La bâche vert pâle d'origine qui recouvrait le bateau était pourrie en plusieurs endroits, et Craig coupa les liens pour l'enlever, ce qui fit apparaître l'embarcation rouge et blanche, jolie comme un jouet. Les bouées et les deux rames en bois étaient comme neuves. Il lança ses clés à Larry, lui dit de filer au magasin et de rapporter une bâche bleue grand format pour qu'ils puissent couvrir le bateau et le protéger des intempéries.

Craig vit M. Brand sur le porche, vêtu de la salopette qu'il avait toujours portée pour travailler aux chemins de fer, en ville et

à la maison. En dessous, une chemise en flanelle à carreaux. Craig le vit là et se dit, Soit il a une réserve inépuisable de chemises identiques, soit cette chemise a trente-cinq ans. Craig agita une main en guise de salut tout en contournant le bateau pour s'assurer qu'il était bien calé sur la remorque et contrôler les attaches. Ce geste surprit M. Brand, qui descendit les marches pour la première fois depuis que ce projet avait démarré.

— OK, tout le monde, dit-il. Vous pouvez retourner à vos affaires. (Il agita la main pour les éloigner.) Ce n'est pas la première fois que vous voyez un bateau.

Carol Terry, qui avait presque son âge, l'interpella.

— On n'a jamais vu ce bateau. Je ne savais même pas que tu avais un bateau, Edgar.

Le petit groupe se dispersa lentement, quelques personnes seulement, tandis que les enfants restaient pour regarder Craig travailler, comme ils avaient regardé les changements depuis le début du mois. M. Brand s'approcha du bateau et posa sa main sur la proue.

— Il est bien beau, dit Craig.

M. Brand le regarda.

Un millier de choses, un millier d'histoires, et certaines parties qui ne sont jamais dites, pensa Craig en regardant le vieil homme. C'est juste un bateau, c'est juste un garage, mais ils l'étouffent depuis tout ce temps. Je ne vaud pas mieux. Les mots ne pèsent pas un gramme, et je n'arrive même pas à les sortir.

— On va bien le couvrir et bien attacher la bâche, dit Craig au vieil homme, qui sans un mot, sans un hochement de tête, rentra dans sa maison.

PENDANT que Larry agrafait l'isolant sur les cloisons du vieux garage, Craig rénovait la petite salle de bain que M. Brand avait installée si longtemps auparavant. Suant dans ces premiers jours de septembre, les deux hommes travaillaient sans parler. Tous les jours, à 5 heures moins le quart, Larry rangeait ses outils dans une caisse à lait, pliait sa ceinture et la posait par-dessus avant de s'en

aller à son entraînement de football. Ses bras étaient saupoudrés de poudre blanche, tombée des plaques de plâtre. Craig restait encore une heure pour préparer la journée suivante, faire la liste du matériel. Il se tenait devant le petit lavabo, dont la vasque en porcelaine était fendillée, une toile de craquelures laissée par tous les hivers passés. Il l'avait scellé, mais il n'avait pas de robinets eau chaude et eau froide de ce type dans son magasin; il allait falloir qu'il les démonte pour remplacer les joints. Il ouvrit l'un puis l'autre, l'eau bouillonna, puis elle devint claire, mais ils fuyaient par en dessous, sous leur lettre argentée, C et H.

Pour Craig ce furent de drôle de jours; c'était son mot, drôle, parce qu'il sentait en lui quelque chose à l'œuvre, quelque chose qui avait été déclenché par ces retrouvailles avec son ancien quartier, la lumière qui filtrait dans les peupliers de Virginie et les trembles colossaux sur Berry Street, l'odeur du garage des Brand, l'année qui se terminait. Il avait dix ou douze ans lorsque l'édifice avait été bâti, en un week-end, et il se rappelait encore le bruit de la vieille bétonnière au gaz en train de tourner, le spectacle des hommes qui, armés de pelles et de truelles, versaient puis étalaient le lourd béton mouillé dans des coffrages disposés sur le sol. Il y avait ses initiales quelque part dans un coin, sous un entretoisement. La journée avait la résonance d'un pique-nique; il devait y avoir des glaciers pleines de bières. Craig se souvint du bois luisant des cloisons dans leur cadre, couchées sur le sol, puis soulevées par des groupes de voisins venus aider M. Brand. Les grosses poutres jaunes avaient été dressées à la verticale et coulées aux coins, puis le bâtiment s'était élevé là – là où il n'y avait pas de bâtiment avant. Lorsqu'il pensait au retour de Jimmy Brand, cela paraissait juste étrange, comme la visite d'un monde perdu. Ils avaient été amis, des amis proches, un million d'années auparavant. La dernière fois qu'il avait vu Jimmy Brand, c'était à la fête organisée au réservoir, deux jours après la remise des diplômes.

Marci fut étonnée d'apprendre le retour du fils prodigue.

— Je croyais qu'il était écrivain, dit-elle. Pourquoi revient-il à Oakpine? (Marci était sortie avec Jimmy au lycée, elle avait été sa

dernière petite amie.) Stewart m'a montré des articles au musée, extraits d'une revue littéraire. Ce sera bien, de le revoir.

— Il est malade, lui dit Craig. Sa mère m'a dit qu'il était malade.

Marci sortit de la chambre tenant à la main son manteau court marron, ses chaussures et son sac à main. Elle s'installa à la table de la cuisine devant sa tasse de café à moitié pleine et enfila d'un doigt ses escarpins vernis. Elle était élégante. Lorsque Larry était entré au lycée trois ans auparavant, elle avait recommencé à travailler en tant qu'assistante administrative au musée, un emploi qu'elle adorait. Stewart Posner avait tenté tout ce qu'il pouvait pour sortir ce musée de la culture de la Frontière, comme il l'appelait, et le transformer en vrai musée. Ce qu'il aimait faire, tout le monde le savait, c'était choquer la ville au moins une fois par an. Il était le seul type à Oakpine, à l'exception des hommes de la famille Pope qui s'occupaient de la morgue, à porter une cravate partout où il allait. Même au rodéo.

Marci avait belle allure. Elle achetait sur catalogue et avait un goût discret. Ses cheveux bruns étaient séparés par une raie de côté et lui descendaient jusqu'aux épaules. Aux yeux de Craig, elle ressemblait exactement à celle qu'elle était au lycée. Elle avait été l'archiviste de la classe\*, une fois par semaine elle portait le pull et le kilt des membres du conseil d'administration, et elle avait l'air parfaitement posée. Ils s'étaient mariés un an après avoir eu leur diplôme, puis Craig était parti au Vietnam; elle était restée à Oakpine, pour faire des stages et enseigner les sciences sociales et la géographie au collège. À son retour, Craig avait trouvé Oakpine "tout changé", autrement dit, tous ses copains étaient partis, alors Marci et lui s'en étaient allés à Clearwater, en Floride, où un gars qu'il avait rencontré à l'armée possédait une immense orangeraie.

---

\* Dans le système américain, chaque classe élit un "bureau" composé d'un président, d'un vice-président, d'un secrétaire, d'un trésorier et d'un archiviste, dont le rôle est de rédiger des comptes-rendus des événements, d'archiver les souvenirs de l'année, d'assurer la coordination avec le journal du lycée et de communiquer sur les événements qui rythment l'année. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Craig y travailla “à tout faire”, ce qui signifiait tout l’entretien des bâtiments et des véhicules, tandis que Marci essayait de “se faire à la Floride” et avait de plus en plus le mal du pays. En Floride, l’été est chaud et humide, mais l’automne est pesant parce que le corps attend un changement qui ne vient jamais vraiment. Les couleurs changeantes, les feuilles dans lesquelles on se prend les pieds lui manquaient, de même que le poêle qu’on allume le matin, les gros pulls même dans le magasin et les éventaires de courges et de citrouilles au bord de la route, les après-midi pluvieuses et les douze nuances de gris que le ciel pouvait prendre tout autour d’Oakpine Mountain. En plus, Marci se fichait de la plage, et les deux fois où elle était sortie en bateau plus loin qu’un quart de mille, elle avait eu le mal de mer. Ils donnèrent presque quatre années de leur vie à la Floride.

Craig voulut trouver un emploi aux chemins de fer ou chez Chevron, là où il pourrait travailler, réparer et ne pas vendre du matériel et des outils aux gens, mais il n’y avait guère de place, et il rejoignit son père au magasin, et ce fut la fin de l’histoire. Il prit du poids et s’habitua à tout ça, surtout après avoir commencé à gagner un peu d’argent. Marci voulait une maison à Oakpine Heights, alors, ce travail se justifiait. Quand ils s’y installèrent, Craig était devenu un vrai quincailleur. Ils attendirent encore plus longtemps pour avoir un enfant, qu’elle finisse ses études et ses allers-retours à Laramie, deux ans de plus.

Ils avaient fait leur vie. La chasse et le foot à l’automne. Le magasin. Noël en ville avec les parents de Marci, maintenant que les siens n’étaient plus là. Le nettoyage de printemps et les soldes au magasin. La pêche. Les années. Il ne s’était jamais sentis vieux, jamais, sauf à deux moments. Lorsqu’ils étaient revenus de Clearwater et qu’il avait commencé au magasin, mais il s’en était remis. Et maintenant, il se sentait vieux une nouvelle fois, en entendant prononcer le nom de Jimmy Brand et en apprenant son retour à Oakpine.

— Nous avons changé, tous, dit Marci. Tous ces trucs qu’on connaissait, cette époque est deux fois morte depuis longtemps...

— Trente ans, dit Craig, sans le croire.

Il n'y avait pas moyen d'y croire.

— Ça va être super de le voir, dit-il en buvant son café.

Son blouson blanc en nylon portait son nom sur un écusson, et sa chemise blanche en dessous portait aussi une étiquette marquée CRAIG. Aujourd'hui, il travaillerait au magasin jusqu'à midi, puis il ferait les préparatifs nécessaires pour peindre l'intérieur de la chambre d'ami aménagée dans le petit garage des Brands.

— Ça va être super pour Mason. Ils étaient inséparables ces deux-là. Il faudrait qu'on organise un dîner pour célébrer cette réunion d'anciens combattants. (Elle se leva et vit l'expression sur le visage de son mari.) Écoute, ne te fais pas de souci au sujet de ce chantier de rénovation pour Mme Brand. Tout va bien se passer. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi les Brand vont l'obliger à dormir dans ce garage. Je file. À plus tard.

Craig resta une minute à peine à contempler la petite ville d'Oakpine étendue en contrebas et, plus loin, les étages couleur terre de Sienna du vaste Wyoming qui s'étendait vers l'ouest. Marci monta dans sa Saab bleue, suivit leur chemin de graviers au milieu des chênes nains et disparut. En voilà une bien belle vie, et Craig était heureux. Il eut cette pensée à nouveau, plus lente. *En voilà une bien belle vie, et je suis heureux.*

La rénovation du garage pour Mme Brand était le meilleur chantier qu'il ait eu depuis la terrasse derrière sa maison. Avant ça, c'était des remises; il essayait toujours d'y aller avec un des gars, quand ils montaient les petites remises qu'il vendait en kit au magasin, mais cela n'arrivait que quatre ou cinq fois par an, la plupart d'entre elles étaient d'abord assemblées puis emportées en camion. Chaque matin, il calait les deux portes de la quincaillerie en position ouverte, il aidait les clients, fabriquait des clés et, tandis que la matinée avançait, il organisait mentalement le travail de l'après-midi dans le garage des Brand.

L'été, Larry aidait au magasin toute la journée et il affichait clairement son dédain pour ce genre de travail. C'était la troisième année qu'il nettoyait l'entrepôt, qu'il repeignait les toilettes, qu'il époussetait et nettoyait certains luminaires, qu'il désher bait l'allée

derrière le bâtiment, qu'il jouait les garçons de courses et effectuait des livraisons. Les livraisons étaient ce qu'il préférait, et il les faisait durer en passant voir son copain Wade chez lui pour une séance de musculation ou un soda pendant que la camionnette Ralston Hardware restait garée dans la rue. Craig était parfaitement au courant, et il savait que Larry trouvait qu'un emploi dans une quincaillerie n'était pas digne de lui, pas digne de qui que ce soit. Toute personne douée d'un peu de dignité quittait Oakpine. Wade, qui était le fils du coach, partirait jouer au foot dans une université quelconque à l'automne, probablement à Laramie. Larry ne savait pas du tout où il irait, mais il partirait, c'était certain.

À 3 heures, il rejoignait son père chez les Brand. Craig finissait de fixer les plaques de plâtre, et Larry arriva avec ses ponceuses à main. La porte du garage était grande ouverte en cette fin d'après-midi d'été, et la poudre de papier de verre flottait comme des flocons d'or dans la lumière.

— Qu'est-ce qu'elle va faire pour la porte ? demanda Larry.

— On va yagrafer une épaisse bâche en plastique, répondit Craig. Ce ne sera pas parfait, mais ça suffira à l'isoler du froid. Ils vont vouloir réutiliser le garage un jour.

— Après la mort de ton copain ?

— C'est aussi ce qu'on va faire avec le plafond, dit Craig, en pointant un doigt vers le haut, où se trouvaient encore de nombreux cartons posés sur des planches en travers des poutres nues. On fera ça demain, et ensuite, on peindra. Rappelle-moi d'apporter du solvant pour le sol.

Sous la couche de sciure, il y avait des taches de graisse incrustées dans le vieux ciment. Les deux hommes sortirent dans la lumière du soleil et Larry tapota son pantalon, libérant des nuages de poudre crayeuse.

— Quand je rentrerai à la maison, dans des années, avec tous mes problèmes, tu me rangeras dans le garage ? dit-il.

— Tu rentreras à la maison ?

— Faut que j'attende de recevoir une invitation ?

Avant que Craig ait le temps de répondre, Wade arriva au volant de son pick-up Nissan noir et s'engagea sur l'étroite allée.

C'était un beau véhicule, et ils aperçurent Wendy assise sur le siège passager.

— Nouveau camion, fit Craig.

— Je n'ai pas besoin d'un nouveau camion, dit Larry. À plus tard.

Il monta et les trois jeunes partirent à l'entraînement de foot. Craig se rappela les entraînements estivaux, les courses à pied sur le terrain rustique derrière l'école, deux fois par jour. Il n'avait jamais aimé courir, mais il n'avait jamais abandonné, et il se souvint de ces moments où, assis sur le plateau de leur pick-up après l'entraînement, ils buvaient de l'eau du puits dans des bonbonnes en verre et respiraient l'odeur de l'herbe coupée. Le souvenir était intact et la sensation de l'époque remonta dans sa poitrine comme un poids lourd dans les grandes ombres de l'après-midi. Ils pouvaient courir pendant deux heures; ils pouvaient courir jusqu'à ce que le soleil s'en aille et laisse place à la nuit. Ils vivaient éternellement.

Il manquait de lumière, mais il souleva le carton de carrelages et se tourna pour apercevoir une Mercedes grise passer lentement sur Berry Street. Craig reconnut le conducteur: Mason Kirby. Craig s'avança et vit la grosse voiture poursuivre lentement sa route et s'arrêter, trois maisons plus bas, devant l'ancien domicile des Kirby. Il attendit, mais l'homme ne se montra pas. Craig reprit son carton et se remit au travail.

À quatre pattes, il posa des carreaux carrés adhésifs sur le sol de la minuscule salle de bain, coupant et ajustant les pièces avec soin. Ils étaient brun clair et mouchetés, et son regard se perdit à des milliers de kilomètres lorsqu'il les contempla. Ainsi seul, concentré sur son travail, Craig se sentait bien. La journée était presque terminée, et Mason allait certainement rester un jour ou deux. Il était probablement venu pour vendre la maison. Sans savoir pourquoi, il se rappela une après-midi où il se trouvait avec Jimmy dans le jardin des Brand; ils cueillaient les dernières tomates et les lançaient vers Frank et Mason qui se trouvaient chez ce dernier et évitaient les projectiles, hilares. À quoi ça sert, la mémoire? se demanda-t-il. J'ai cinquante ans, je suis à quatre

pattes dans le garage des Brand, et nulle part ailleurs je ne me sentirais aussi merveilleusement bien. “Oh bon sang, dit-il à haute voix, entendant les mots. Tu es bien seul.” Je vais construire une jardinière avec des tasseaux, pensa-t-il. J’ai la place. Merci ne voudra pas, mais je peux faire pousser des tomates, même si elles sont mangées par les cerfs. Il prit son temps, et lorsqu’il mit en place le dernier coin, il faisait presque nuit; le petit morceau de carrelage s’inséra comme une pierre précieuse. Craig appuya avec sa main et le manche de son marteau jusqu’à ce que le joint fût invisible.

Retrouvez l'ensemble  
de nos publications sur  
[www.gallmeister.fr](http://www.gallmeister.fr)

Éditions Gallmeister  
14, rue du Regard  
75006 Paris

*Cet ouvrage a été numérisé par Atlant'Communication*